

LE FEU
LA FUMÉE
LE SOUFRE



REVUE DE PRESSE



Production – Dounia Jurisic
prod@lagrandemelee.com - 06 95 17 70 00
www.lagrandemelee.com

Tournées – Emmanuelle Ossena
e.ossena@epoc-productions.net - 06 03 47 45 51
EPOC Productions

LE FEU, LA FUMÉE, LE SOUFRE

MISE EN SCÈNE BRUNO GESLIN

Avec

Claude Degliame

Alizée Soudet

Olivier Normand

Julien Ferranti

Guilhem Logerot

en alternance **Robin Auneau / Clément Bertani**

Arnaud Gélis

Jacques Allaire

Alexandre Michel

Luc Tremblais

Hugo Lecuit

à la mémoire de Lionel Codino

Adaptation **Jean-Michel Rabeux et Bruno Geslin**

Scénographie **Bruno Geslin**, Collaboration scénographique **Christophe Mazet**,

Assistanat à la mise en scène **Adrien Guitton**,

Collaboration chorégraphique **Julien Ferranti**,

Régie générale **Guillaume Honvault**, Création vidéo **Jéronimo Roé**, Création lumière

Dominique Borrini, Régie lumière **Jeff Desboeufs** Régie plateau **Yann Ledebt** Son

Pablo Da Silva, Création costumes **Hanna Sjödin**, Écriture musicale et création sonore

Benjamin Garnier et Alexandre Le Hong « Mont Analogue »

CALENDRIER

2022-2023

DOMAINE D'O MONTPELLIER 9 et 10 novembre 2022

THÉÂTRE DE NÎMES 16,17, novembre 2022

THÉÂTRE DES CÉLESTINS LYON 1,2,3,4, 6, 7 décembre 2022

THÉÂTRE MOLIÈRE SCÈNE NATIONALE DE SÈTE 25 janvier 2023

LE PARVIS SCÈNE NATIONALE DE TARBES 31 janvier et 01 février 2023

THÉÂTRE DELACITÉ CDN TOULOUSE 7, 8, 9 mars 2023

THÉÂTRE NATIONAL DE BRETAGNE 21,22, 23, 24 mars 2023

LES SALINS, SCENE NATIONALE DE MARTIGUES 31 mars 2023

PRODUCTION - **Dounia Jurisic**

prod@lagrandemelee.com - 06 95 17 70 00

**À partir de la saison 21-22, Bruno Geslin est artiste associé
au Théâtre National de Bretagne-Rennes
et au Théâtre des Treize Vents, CDN de Montpellier**

SOMMAIRE

L'Humanité, avril 2022	p 4
Théâtre du Blog, avril 2022	p 5
Snobinart, novembre 2022	p 6
Un fauteuil pour l'orchestre, avril 2022	p 7
L'oeil d'Olivier, janvier 2021	p 8
Les Inrockuptibles, février 2021	p 9
Mouvement, janvier 2021	p 10
Médiapart, janvier 2021	p 11 - 13
Art de ville, janvier 2021	p 14 - 15
Théâtre(s), mars 2021	p 16
La Terrasse, mars 2021	p 17
Presse régionale	p 18 - 21

Un roi fou d'amour pour son favori et autres cartes à jouer

● **Bruno Geslin (Cie La Grande Mêlée) signe la scénographie** et la mise en scène de l'adaptation qu'il a réalisée, avec Jean-Michel Rabeux – sous le titre *le Feu, la Fumée, le Soufre* – de la tragédie historique de Christopher Marlowe (1564-1593), *Édouard II*. L'histoire d'un roi anglais fou d'amour pour son favori, Gaveston, qu'il anoblit et élève aux plus hautes fonctions. La conjuration de la noblesse, menée par Mortimer, amant de la reine, liquidera Gaveston au terme d'une suite de cruelles péripéties. Édouard II sera empalé en prison. Mortimer finira pendu et la reine enfermée à la tour de Londres, sur ordre d'Édouard III, fils de son père. On doit, entre autres œuvres majeures, à Marlowe, grand poète au verbe haut tué dans une rixe, athée vraisemblable, espion supposé d'Elisabeth I^{re}, *la Tragique histoire du docteur Faust*, *le Juif de Malte* et *Massacre à Paris*, dont Chéreau livra, en 1972, une sublime version scénique au TNP-Villeurbanne. Marlowe, qui disait : « *Quiconque n'aime pas le tabac ou les garçons est un imbécile* », est à ranger entre François Villon et Jean Genet.

C'est un grand spectacle qu'offre Bruno Geslin, qui ne redoute pas d'inscrire cette fable noire dans un jus historique plausible, avec grandes eaux musicales, chants liturgiques d'époque, cortèges porteurs de reliques,

« **Aucune différence entre l'homme et la femme, sauf le sexe.** »

le jeu d'excès de onze acteurs, souvent sur praticables et passerelles, une vidéo inventive, des attractions diverses et des lumières d'entre chien et loup. Le texte fait l'épargne de la rhétorique supérieure du poète, par ailleurs traduite par Jean-Michel Déprat et

André Markowicz. Le rôle du roi est confié à la tragédienne Claude Degliame et celui de Gaveston à l'actrice Alyzée Soudet, giton plein de feu. C'est cause d'étrangeté, dans la mesure où la malédiction initiale gît dans l'homosexualité masculine. On se souvient, du coup, du mot de Jacques Lacan : « *Il n'y a aucune différence entre l'homme et la femme, sauf le sexe.* » Le rôle de la reine, en revanche, est tenu par un homme, en cela conforme à la règle de la scène élisabéthaine. La question du genre, au théâtre comme dans la société, est de plus en plus versatile et sujette à caution. ■

Le Feu, la fumée, le soufre de Bruno Geslin, d'après Édouard II de Christopher Marlowe

Les Edward, les Richard, tous ces héros tragiques de Marlowe et Shakespeare, même déposés et jetés dans un cul de basse fosse qui mérite chacun de ses vocables, sont rois et le restent. C'est le destin d'Édouard II, incapable de penser qu'être Roi, n'est pas seulement un pouvoir conféré par l'onction reçue, mais aussi une charge. A-t-il choisi son bon plaisir ? Il est seulement enchaîné par sa passion pour son compagnon Gaveston et tout son corps en est innervé. Prêt à tout, même à le sacrifier, à feindre de renoncer à son amour, en croyant fermement au miracle, si cela lui permet de revoir l'être aimé.

En face, ses ennemis : les barons, la Reine offensée, fille de France, Mortimer l'ambitieux qui se veut «lord protecteur» du futur Édouard III – une protection qui fait peur quand on songe au Richard III de Shakespeare et à ses neveux. Et avant tout l'Eglise, encore catholique en ce XIV^{ème} siècle et relevant du Pape. Mais Édouard II et son mignon n'ont pas hésité à infliger une déculottée -pas du tout métaphorique- à son éminent représentant.

Marlowe, adapté par Bruno Geslin et Jean-Michel Rabeux, explore, avec les partis en présence, deux sensualités. D'un côté, les amoureux du pouvoir et du bon droit qui se regroupent et se réchauffent auprès des ambitieux. Leurs sbires et hommes de main soupirent comme des bêtes, caquètent, aboient... Sensualité grossière et fripée, de second rang, dont le chef feint d'être détaché. Mortimer met la reine de son côté et dans son lit... qui paraît bien froid. Et il remettra la couronne à sa juste place, par le droit chemin. Au prix de sa vie, par décret d'Edward III, l'héritier légitime qu'il a mis sur le trône, en destituant son père. Mais ceci est autre histoire...

Le roi Edward II, roi toujours et encore, est soumis à sa seule passion: vitale et mortelle. Et Gaveston, au moins celui (celle) que nous voyons ici, n'est soumis, lui, qu'à sa liberté, à son corps provocant et dansant. Ici, les rôles du roi et de son favori sont joués par deux actrices: Claude Degliame et Alysée Soudet, au physique androgyne. Elles insufflent à ces hommes, une jeunesse, une énergie et une sensualité d'une force extraordinaire.

Bruno Geslin dit avoir trouvé dans cette pièce qui semble se dérober sans cesse, «un procédé photographique, un objet littéraire ayant comme seule fin de révéler les difformités de celui qui le contemple». Il attribue la sympathie du public pour ce mauvais roi et cet escroc, à un jeu de miroirs et y voit «une sorte de fraternité face au désastre... une révélation par le feu». On penche toujours du côté du persécuté qui est surtout proche de la jouissance.

Le spectacle commence par un rêve: en silence, un homme à demi-nu court sur une route dans une forêt enneigée. Puis l'on passe du blanc, au noir et les charpentes à demi-brûlées de ce qui aurait pu être un théâtre, évoquent une autre forêt, peuplée d'ombres. Le feu qui est passé par là et la menace ne s'éteignent pas mais prennent les couleurs et les rythmes électroniques d'une boîte gay où, dans une excitation incessante, le nu côtoie les fastes d'une robe d'archevêque, les peaux s'éclairent, les poses acrobatiques se font et se défont...

Ce spectacle total nous tient haletant, en suspens comme un grand film, même si nous connaissons la fin, et si la déchéance de ce roi en loques mais à la couronne visée sur la tête, est montrée dès le début. Sans doute Bruno Geslin a-t-il raison et jouissons-nous de notre propre monstruosité, par délégation... Il s'agit bien de la «purgation des passions», de la catharsis selon Aristote ? Ou tout simplement du plaisir, de la saveur forte des passions que nous ne nous autorisons pas ?

Christine Friedel

Nouveau Théâtre de Montreuil, (Seine-Saint-Denis) jusqu'au 9 avril. T. : 01 48 70 48 90.

Les merveilleux enfers de Marlowe par Bruno Geslin

🕒 10 novembre 2022 10h35 🧑 Peter Avondo 📖 4 mn de lecture



Peter Avondo



Ajouter un
commentaire

C'est encore une belle claque que nous propose le Domaine d'O dans sa programmation, avec l'époustouflant *Le feu, la fumée, le soufre* sous la direction de Bruno Geslin. Dans cette création 2021, le metteur en scène adapte la pièce *Edward II* de l'auteur élisabéthain Christopher Marlowe en construisant son propre théâtre.

Il y a d'abord un écran, immense, qui dissimule derrière lui toute la profondeur du plateau. Sur les images, quelqu'un court vers nous au ralenti, sous une neige ou sous une pluie de cendres. On vient nous chercher, nous spectateurs, pour nous faire pénétrer dans l'univers que nous habitons pendant près de trois heures. Puis le décor sort peu à peu de l'ombre, sous une lumière d'un rouge profond, infernal. Là, un roi attend son propre meurtre. Comme Eurydice tendant la main à Orphée, Edward premier du nom semblait guetter notre arrivée pour enfin accepter la mort et laisser place à ce qui se jouera ensuite.

L'endroit est méconnaissable et intemporel. Deux rampes en bois occupent l'espace. L'une d'elles forme un arc de cercle ascendant (ou descendant selon les points de vue). Elle semble tout droit sortie de l'enfer de Dante. C'est d'ailleurs en son centre que l'on meurt, que l'on complot ou que l'on devient fou. À Cour, une rangée de fauteuils regarde le plateau. D'ici, Edward II contempera avec une certaine impuissance son propre destin.

“Je vous aimais. C’est mon amour pour vous qui m’a perdu.”

Ainsi Bruno Geslin nous plonge dans la complexité et l'universalité du théâtre élisabéthain. Dans l'héritage de Marlowe, le metteur en scène s'empare de la pièce pour la déconstruire morceau par morceau et réinventer sa propre langue. À commencer par l'identité de genre, dont il s'affranchit totalement pour imaginer des personnages, presque des créatures, qu'il modèle à l'envi. Aidé par des costumes sublimes, entre le prestige du drag et le déguisement de pacotille, il se forge un cabaret queer dans le plus beau respect de cet art. On notera d'ailleurs l'épatante prestance d'Olivier Normand sous les traits de la reine Isabelle de France, dans une performance sincère et généreuse.

Le genre n'est pas la seule chose dont Bruno Geslin s'affranchit ici. Il anéantit même tous les codes attendus pour écrire son propre théâtre, comme il le fait avec les personnages d'Edward II et de son amant Gaveston. Respectivement campés par les saisissantes Claude Degliame et Alizée Soudet, ces deux rôles trouvent un écho particulier dans *Le feu, la fumée, le soufre*. La singularité des deux comédiennes se tient dans leurs voix, souvent éraillées, à bout de souffle, les gorges serrées, à la limite de l'extinction. Pourtant, rien ne les diminue. Leur présence scénique est remarquable, avant tout. Mais cette apparente fragilité fait aussi ressortir une profonde souffrance, mettant en lumière deux grandes figures tragiques.

La lumière, d'ailleurs, fait incontestablement partie de la distribution de cette pièce. Geslin aime jouer avec les ombres et la suggestion. La création lumière de Dominique Borrini est recherchée, précise, au service du jeu. On crée ainsi des images fortes à la lumière rasante, des perspectives presque cinématographiques, des scènes entre l'horreur et le fantastique... En bref, un univers monté de toutes pièces qui contribue à faire émerger l'essence même du texte.

C'est là que l'on retrouve toute la puissance de ce spectacle. Tant qu'on ne perd pas de vue notre fil d'Ariane, on peut tout se permettre. Décontextualiser la pièce originale de son époque, c'est aussi se garantir la liberté d'arpenter des chemins nouveaux, décalés, sans étiquette précisément parce qu'inédits. On peut alors multiplier les anachronismes, oser les numéros de cabaret, tourner en dérision les assassinats et faire rire quand il faudrait pleurer.

“Ces comtes et barons commencent sérieusement à me casser les couilles.”

Difficile de ne rien oublier tant la proposition de Bruno Geslin est riche. On parlera aussi des chants, poignants, qui ponctuent la représentation. Au-delà de leur indéniable qualité, c'est leur pertinence qui touche particulièrement. Ils transforment la pièce en une grande messe noire et nous rappellent à la profondeur du drame.

Et au bout des 2h45 que dure la pièce, le temps semble ne pas s'être écoulé. Les artistes nous ont pris par le cœur pour nous accompagner au cours d'une longue et belle procession, direction les enfers. *Le feu, la fumée, le soufre* est une déclaration d'amour, une création qui porte le théâtre en majesté... À découvrir à tout prix !

Le feu, la fumée, le soufre, d'après Edouard II, texte de Christopher Marlowe, mise en scène de Bruno Geslin, Nouveau Théâtre de Montreuil

Le crépuscule d'un roi. Christopher Marlowe, contemporain de William Shakespeare, né la même année (1564), mort trop jeune, 27 ans, est bien trop rarement monté en France. Raison d'aller découvrir fissa cet Edouard II, adapté librement et couillument par Jean-Michel Rabeux et Bruno Geslin, dans une mise en scène flamboyante et d'un baroque outrenoir par ce dernier. C'est une fresque crépusculaire sur un plateau calciné, plongé dans un brouillard bitumeux, un royaume en cendre. Ce sont des êtres brûlés vifs, carbonisés vivants par la passion et l'ambition. Dans cette geôle, ce cloaque merdeux où il pourrit sur pied en attendant la mort, enclulé par un tison ardent, Edouard II se souvient... de son amant, le subversif Gaveston, pour lequel il a perdu sa couronne et jeté son royaume dans le chaos. De la reine Isabelle de France, louve assoiffée de pouvoir, maîtresse de Mortimer, autoproclamé chef de la noblesse. Une noblesse revancharde alliée à l'Eglise, œuvrant à sa perte, à celle de Gaveston. Une funeste foire aux vanités.

C'est une fresque historique, un poème d'amour tragique, une histoire de vengeance. C'est une épopée et un drame intimiste, introspectif. C'est tout ça à la fois qui se résume à un désastre, une cérémonie funèbre, une danse macabre, une vanité. En appliquant à la lettre le sous-titre de cette pièce, en lui donnant son titre comme un oriflamme, Bruno Geslin fait du plateau un enfer, un royaume de cendre encore chaude, celui d'une mémoire vive et brûlante, brûlée, celle d'un homme foudroyé, cramé par amour. En commençant par la fin, quand se délabrynt les souvenirs, il abolit le temps, soudain suspendu au récit, celui d'une vérité fragmentaire qui impulse un rythme faussement étalé. Il y a comme une retenue, une tension palpable qu'il étire jusqu'à la rupture et son épuisement ; c'est du théâtre comme il en est d'un long coït interrompu et de sa fin brutale.

Mais point de petite-mort ici, rien que la mort dans sa brutalité sèche, à coup de pelle, à coup de pal. Bruno Geslin évite le trop plein propre au théâtre élisabéthain, au baroque, rien de spectaculaire, ni sang, ni foutre, mais l'élégance de l'ellipse impudique qui oblige à l'imaginative de l'horreur et de l'obscène. Une langue qui ne fourche pas à nommer un chat, un chat, où le mot couille est à prendre au sens propre comme au figuré. Avec ça, des images de cauchemar, âcres à vous brûler les yeux, des tableaux comme des hallucinations où des sangliers surgis du néant reniflent des cadavres qui se refusent à crever. Hurlants, échappés du dernier néant « Tout brûle ! L'enfer est bleu comme un orage, c'est si beau ! » Inutile de chercher dans la partition originale, Bruno Geslin et Jean-Michel Rabeux ont truffé le texte de leurs propres incises et c'est bonheur. C'est d'une franche esthétique homo-érotique, foutrement charnelle, entre Caravage et Jean Genet, entre l'ordure et le sublime, où l'on se soucie du genre comme du quart.

L'unique tragédienne jouant de la déglingue comme pas une autre, c'est Claude Degliame, magistrale, pour un roi à bout de tout, en bout de course, calciné de l'intérieur, pour qui l'enfer c'est l'envers de l'amour. Elle est cet astre noir crachant ses derniers feux, étoile morte au centre d'un univers fini tournant affolé sur lui-même, qui d'un trône branlant terminera dans une brouette, porté sans triomphe vers le pal ardent. Et pour une reine de tragédie il fallait bien une drama-queen pour une partition théâtrale jouée comme un torch-song vénéneux et pathétique. Olivier Normand, en sa longue robe noire, avec son visage pâle de presque vierge, y est impériale de grâce venimeuse jusque dans sa déchéance et sa condamnation. Et Gaveston d'une ambiguïté androgyne, adolescent poisseux, d'une perversité rigolarde et crâne, c'est la troublante Alyzée Soudet, une révélation brutale comme un soufflet. Laquelle joue aussi, idée génialement perverse, le fils d'Edouard II, Edouard III, celui qui condamnera à mort Mortimer et mènera sa mère dans la tour de Londres. Il faudrait les citer tous, archevêque, barons et mignons, tous monstrueux, tous infatués d'importance, Arnaud Gélis en tête, Mortimer, âme damnée de la Louve de France, gras d'ambition et bouffi de vanité. Bruno Geslin mène avec maestria cette troupe à l'incandescence qui ne rechigne pas à entrer au pas de charge dans cet enfer pavé de sordides intentions. C'est du théâtre joué à cru et à dia, dans la conscience de sa théâtralité exacerbée, du théâtre comme on en rêve. Oui, ici « tout brûle, l'enfer est bleu comme un orage et c'est beau ! »

EDEN

L'OEIL D'OLIVIER

© Gilles Vidal

LA TRAGÉDIE « QUEER » DE MARLOWE MAGNIFIQUEMENT CROQUÉE PAR BRUNO GESLIN

Au Théâtre de la Cité à Toulouse, Bruno Geslin adapte, avec la complicité du toujours très inventif Jean-Michel Rabeux, Édouard II de Christopher Marlowe. S'inspirant du théâtre élisabéthain, des œuvres de Derek Jarman, tout en puisant dans l'imaginaire culturel Gay, il signe un spectacle grandiose, baroque et sulfureux. Une épopée noire entre stupre, vengeance et volupté.

Les jours se suivent, se ressemblent. De Paris à Toulouse, en passant par Bordeaux, les théâtres fermés au public continuent d'accueillir des artistes en résidence, des professionnels pour des répétitions, des filages, afin de préparer l'après. Le Théâtre de la Cité ne déroge pas à la règle. Après six semaines de travail acharné, Bruno Geslin et sa troupe présentent en comité restreint sa dernière création, une adaptation contemporaine de la tragédie de Marlowe, Édouard II. Renommée, Le Feu, la fumée et le soufre, la pièce monstre du dramaturge élisabéthain invite à une plongée au cœur d'un Moyen Âge sanglant et violent dominé par des luttes de pouvoir, des passions charnelles, des amours défendues et des vengeances sibyllines.

Un roi à l'agonie

Dans un cachot sombre, crasseux, un cul-de-basse-fosse, Édouard II (troublante Claude Degliame), roi déchu, roi honni, se meurt. Dans la pénombre, il attend son assassin, un ange à la beauté irréelle (spectral Guillaume Celly). Sentant sa fin prochaine, le vieux monarque ressasse ses souvenirs, sa vie d'avant, son amour fou pour le jeune chevalier Gaveston (singulière Alyzée Soudet), objet tant chéri, haï de tous, qui précipita sa déchéance.

Une Angleterre à feu, à sang

Dans un espace scénique fait de passerelles, de pontons en bois calciné, rappelant le grand incendie de 1613, qui a ravagé le Théâtre du Globe à Londres, Barons et seigneurs fomentent des complots visant à restaurer la grandeur du Royaume, qu'ils estiment avili, déshonoré par la passion excessive et exclusive du Roi pour son favori, un jeune freluquet, un aventurier, un gascon un peu trop fanfaron. Aidés par la Reine Isabelle (épatant Olivier Normand) dans leur funeste entreprise, ils forceront le destin, pousseront le souverain blessé à vif en son cœur, à prendre les armes, animé d'une froide et terrible colère. De cette guerre fratricide et sanguinaire, personne ne sortira vainqueur,

tous empoisonnés par le venin de la vengeance.

Une atmosphère sulfureuse, baroque

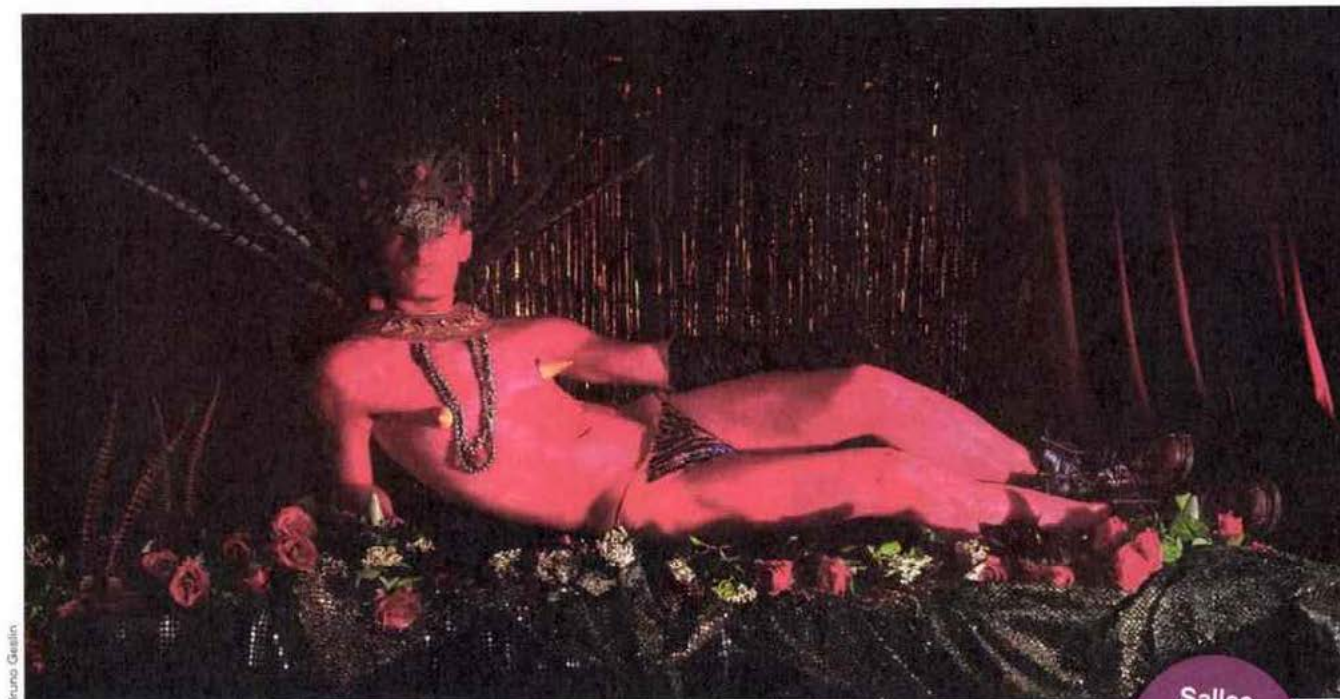
En s'emparant de cette tragédie au goût de stupre, Bruno Geslin et son acolyte Jean-Michel Rabeux s'amuse à transcender les époques, les styles. Respectueux de l'œuvre autant qu'irrévérencieux avec l'époque et une certaine forme de puritanisme, ils convient sur scène les fantômes de Querelle de Brest, les amants hyper gaulés de Tom of Finland, le Saint Sébastien de Jarman. Avec beaucoup d'intelligence, un brin d'espièglerie, les deux compères s'affranchissent du genre pour mieux en démontrer l'absurdité, signent une adaptation moderne et crue qui attrape, saisit près de trois heures durant. Au-delà de la verdeur du texte qui entrecroise réalité et projection mentale, c'est l'esthétisme « queer » et baroque de l'ensemble qui retient l'attention, séduit et envoûte. Des corps nus musculeux d'éphèbes guerriers (ténébreux Robin Auneau et Ghilhem Logerot) à ceux plus trapus des barons (Julien Ferranti, Arnaud Gélis, Jacques Allaire, Lionel Codino), des robes à traîne d'une Reine que Maurice Druon n'a pas hésité à surnommer « Louve de France » dans ses Rois Maudits au caleçon blanc d'un archevêque louvoyant et dépravé (détonnant Luc Tremblais), tout est parfaitement maîtrisé pour donner à l'ensemble une saveur de luxure, de fin du monde.

Des comédiens vibrants

Le temps s'écoule, parfois traîne. On peut le regretter à de rares occasions, tant la mise en scène de Bruno Geslin se nourrit de cette torpeur, de cette funeste et lente avancée vers la déchéance inéluctable et mortifère des protagonistes. Installant chaque scène avec minutie et précision, il offre à ses comédiens, emportés par le jeu impérial et terriblement sépulcral de Claude Degliame, un écrin noir de toute beauté. De tous les tableaux, l'artiste, tel un fantôme, erre sur la scène défiant les uns, hantant les autres. Elle est Édouard, être de feu, de vengeance, de folie et de passion.

Fresque épique, rêve onirique autant que conte sombre d'un monde moribond, Le Feu, la fumée et le soufre est un joyau ciselé que la patine du temps et du public devrait rendre étincelant.

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore - le 13 janvier 2021



Salles
fermées,
artistes au
travail

Soufre au cœur

Dans une sarabande jouissive, **BRUNO GESLIN** rend grâce à la démesure de Christopher Marlowe et de son *Edouard II* hédoniste et autodestructeur.

Scènes

MÊME SI LES DERNIERS TRAVAUX DES HISTORIEN-NES S'ACCORDENT À RÉUNIR William Shakespeare (1564-1616) et Christopher Marlowe (1564-1593) en partenaires d'écriture sur plusieurs pièces, les fans du théâtre élisabéthain ont tendance à les opposer. Au profil rassurant de Shakespeare, dramaturge à la réussite sonnante et trébuchante, né et mort dans son lit à Stratford-upon-Avon, beaucoup préfèrent la poésie foudroyante de Marlowe et une existence de légende le désignant en espion, faux-monnaieur et mauvais garçon. Un habitué des tavernes qui assumait son homosexualité : *"Celui qui n'aime ni le tabac ni les garçons rate quelque chose."*

C'est d'ailleurs au cours d'une nuit de beuverie que ce dernier meurt précocement, à 29 ans, lorsqu'une rixe éclate et qu'un coup de dague planté droit dans son œil lui est fatal. S'agissant d'Edouard II – lui aurait fini empalé sur un fer rougi à blanc au milieu des immondices d'un cul-de-basse-

fosse –, il n'est pas improbable que l'intérêt de Marlowe pour le monarque soit lié à sa déraisonnable obsession : transformer la cour en un boudoir sensuel pour y imposer son amant roturier, Pierce Gaveston, simple fils d'écuyer.

En signant cette adaptation avec Jean-Michel Rabeux, Bruno Geslin retourne la pièce cul par-dessus tête et ouvre la représentation sur sa fin *"pitoyable"* – dit-il Marlowe, pour mieux dérouler la chronologie d'un règne hors norme dans un passionnant flashback. Visions prémonitoires des enfers à venir, un décor de passerelles de bois carbonisé et un sol pareil à la grève luisante d'une mer s'étant retirée cadrent la destinée d'Edouard II et honorent sa volonté d'aimer sans entraves, aux yeux de tous.

Le côté hallucinatoire de l'épopée se renforce d'une traversée du miroir revendiquée avec la redistribution des cartes du genre : le rôle d'Edouard II est confié à Claude Degliame,

merveilleuse tragédienne, son amant est joué par une femme, Alyzée Soudet, tandis que la reine Isabelle est interprétée par Olivier Normand.

L'austérité de la tragédie n'étant pas de mise, Bruno Geslin lui préfère l'ironie cruelle d'un humour qui rappelle les farces des théâtres de tréteau, dans des costumes flirtant avec l'imagerie contemporaine du carnaval. Fantastique danse de mort, la représentation s'amuse des meurtres à foison comme des marchandages tordus qui amènent le roi à brader son royaume à la découpe pour tenter de jouir en paix. Entre rêve et cauchemar, *Le Feu, la fumée, le soufre* exalte la poursuite haletante d'un désir s'affranchissant de la morale en prenant tous les risques. **Patrick Sourd**

Le Feu, la fumée, le soufre d'après *Edouard II* de Christopher Marlowe, mise en scène et scénographie Bruno Geslin, avec Claude Degliame, Alyzée Soudet, Olivier Normand, Julien Ferranti... Théâtre de la Cité, Toulouse. En tournée – dates à préciser



© Gilles Vidal

DANS UNE SCÉNOGRAPHIE TAILLÉE À MÊME LA BRUME, LE FEU, LA FUMÉE, LE SOUFFRE DE BRUNO GESLIN USE DES JEUX DE CLAIR-OBSCUR POUR METTRE EN LUMIÈRE LES ACCENTS QUEER DU TEXTE DE CHRISTOPHER MARLOWE, *EDOUARD II*, ÉCRIT AU TOURNANT DE L'AN 1592.

Le fait est connu, et bien assez ressassé dans les cours de secondaire : à l'époque du théâtre élisabéthain, celle qui voit naître le dramaturge Christopher Marlowe et son fameux confrère William Shakespeare, seuls les hommes sont autorisés à monter sur les planches, et se travestissent sans sourciller lorsqu'il s'agit de tenir un rôle féminin. De l'eau a coulé sous le London Bridge depuis ces prodiges anglais, et bien que l'adaptation de Bruno Geslin lance des œillades à la tradition en plaçant une actrice dans le rôle du roi Edouard II, la charge contemporaine de la pièce, heureusement, ne s'arrête pas là. Plus notable que le genre de l'interprète sous la couronne, son âge : en lieu et place de l'habituel ténor, une femme d'âge avancé, au verbe lent, à la voix poussive et ne cherchant pas à cacher les marques laissées par le temps sur son corps. Son amant Gaveston, auquel Alyzée Soudet offre sa silhouette androgyne, complète le tableau du couple extraordinaire, bien au-delà de la seule homosexualité dont la pièce originale faisait déjà le sujet principal.

Dans l'espace brumeux de la scène, le roi amoureux remonte le cours du temps, depuis les rives du Styx jusqu'aux heures les plus douces de sa passion transgressive. Par le jeu des lumières, la geôle humide d'Edouard II se transforme en estrade royale, en salle de bal ou en tribunal. Dans une économie de matière, les changements d'espace se font par

métonymie : une chaire de bois massif convoque le tribunal du clergé, un ponton de planches nues monté sur pilotis mène à l'embarcadère du port de Londres, un minuscule bateau d'enfant traîné par un bout de ficelle à travers la scène nous entraîne sans difficulté dans la traversée symbolique du favori condamné à l'exil. Partout, la référence guerrière marque la traque dont font l'objet les deux amants, et vient s'ajouter à l'asphyxie d'un plateau enserré par un air épais : ici, le costume enfantin d'un chef indien, là, les projecteurs de stade américain, là encore le fer d'une lance artisanale. Le tour de force de Bruno Geslin réside peut-être alors dans sa capacité à nous faire suffoquer avec ses personnages, tout en veillant à injecter les respirations d'intermèdes dansés ou chantés, nécessaires pour supporter la tension de situation. Le recours manifeste à une certaine esthétique gay, des sonorités electro aux néons rouge sang des back-rooms de clubs, sublime avec une vitalité hargneuse le camp des résistants face au dogme puritain, sans nous faire oublier, mémo sous les yeux, que les enjeux de la visibilité homosexuelle n'échappent pas à l'hégémonie masculine.

Agnès Dopff - le 04 février 2021

MEDIAPART

Une fête macabre de la nuit, de l'amour et de la mort

19 MARS 2021 PAR JEAN-PIERRE THIBAUDAT BLOG : BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT

Sous le titre « Le feu, la fumée, le soufre », Jean-Michel Rabeux et Bruno Geslin ont - fidèlement et librement - adapté « Édouard II » de Christopher Marlowe. Geslin signe seul la mise en scène et la scénographie. Claude Degliame habite le rôle-titre mais il faudrait citer toute la troupe de cette sombre, sensuelle et sanglante fête théâtrale



Scène de "Le feu, la fumée, le soufre" © Gilles Vidal

Au titre de sa pièce *Édouard II*, Christopher Marlowe avait ajouté un long sous-titre : « *ou le règne trouble de la mort pitoyable d'Édouard II, roi d'Angleterre, et la chute tragique de l'orgueilleux Mortimer* ». Bruno Geslin et Jean-Michel Rabeux donnent comme titre à leur traduction et adaptation *Le feu, la fumée, le soufre*. Tout en gardant le long sous-titre dont ils suivent l'ordonnance : le spectacle commence par la mort cruelle du roi Édouard II, empalé sur un brûlant tison d'argent sur ordre de Mortimer lequel pensait bien régner en devenant le précepteur du nouveau et très jeune roi, Édouard III, mais ce dernier ordonnera à la toute fin de la pièce la décapitation de « l'orgueilleux Mortimer » et enverra sa mère à la tour de Londres.

Tout naît de la nuit

A force d'être délaissée par son mari le roi Edouard II qui n'a d'yeux que pour un jeune homme d'origine française nommé Gaveston, la reine Isabelle avait fini par se jeter dans les bras de l'épris Mortimer et d'être passivement complice de son forfait. La mort violente ouvre et ferme le ban de ce spectacle sombre, flamboyant de noirceurs où tout n'est qu'intrigues et trahisons dans un monde en décomposition, comme incendié.

Le trône n'est plus qu'un vieux fauteuil qui suit le popotin du king comme son ombre. Dans un paysage déglingué fait de pieux calcinés, d'échafaudage d'on ne sait quoi et d'un ponton en bois, seuls éléments à peu près stables qui tiendront lieu de refuge, d'observatoire, de tribune, de cache précaire, Bruno Geslin qui signe seul la mise en scène, est aussi celui qui a conçu cette scénographie éclatée et faiblement éclairée à dessein.

Tout naît de la nuit, celle des corps désirants, celles des rêves et rancœurs inassouvis et d'abord celle des cauchemars qui se poursuivent après le réveil dans la vie même. Cependant, dans cette grande pièce élisabéthaine, nous sommes au théâtre comme il se doit et jusqu'au trognon : cette scénographie est d'abord une formidable machine à jouer.

C'est une pièce pleine de barons, d'ecclésiastiques, de serviteurs zélés et de seconds couteaux pas toujours sûrs : rien que des hommes. Seule femme (dans la pièce il existe un autre rôle féminin, mineur, il a été supprimé dans l'adaptation) : la reine Isabelle (fille du roi de France). Le rôle est interprété par un acteur comme c'était l'usage au temps de Marlowe, Olivier Normand qui chante également merveilleusement et le



Claude Degliame dans le rôle d'Edouard II © Gilles Vidal

prouve. Il était dans la distribution de *Chroma* de Derek Jarman (qui a adapté *Édouard II* au cinéma et plane comme une ombre amie sur le spectacle) mis en scène par Bruno Geslin (lire [ici](https://www.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat/blog/010718/bruno-geslin-et-son-commando-celebrent-l-emprise-de-chroma) (<https://www.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat/blog/010718/bruno-geslin-et-son-commando-celebrent-l-emprise-de-chroma>)). A l'inverse, le roi Édouard II est tenu par une femme, la grande Claude Degliame, avec une dignité hiératique qui ne tient qu'à un fil, celui de la vie de son personnage qui finira cassé dans une brouette avant

l'issue fatale. Degliame est complice, on le sait, de bien des spectacles de Jean-Michel Rabeux.

Une autre actrice, la jeune et talentueuse Alysée Soudet que l'on a pu voir dans *Angélus Novus*, *Anti Faust* de Sylvain Creuzevault (lire [ici](https://www.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat/blog/260916/robert-wilson-et-sylvain-creuzevault-face-faust) (<https://www.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat/blog/260916/robert-wilson-et-sylvain-creuzevault-face-faust>)) et dans *Crime et châtiment* mis en scène par Nicolas Oton (lire [ici](https://www.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat/blog/031018/dans-la-tete-hallucinee-de-raskolnikov) (<https://www.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat/blog/031018/dans-la-tete-hallucinee-de-raskolnikov>)) tient le rôle de Gaveston, le « mignon » dont est follement épris le roi, puis celui du fils de ce dernier, le jeune prince et bientôt roi Édouard III. Elle donne à ces personnages une dense animalité.

Trente rôles pour dix

Les autres rôles sont tenus et bien tenus, par de bons comédiens, tous ou presque jouent plusieurs rôles (dix acteurs et actrices pour une trentaine de rôles). Bruno Geslin a eu mille fois raison de confier le rôle de Mortimer à Arnaud Gélis, acteur phare de la troupe permanente de Bulle Bleue à Montpellier, avec laquelle, pendant trois ans, Geslin a mené un projet Fassbinder (lire [ici](#) et [ici](#)) avec Jacques Allaire et Evelyne Didi. Citons les autres barons et contes « notables gras du bide, châtions bouffis d'orgueil » comme leur lance Gaveston dans l'adaptation plutôt libre de Geslin-Rabeux : Julien Ferranti (Kent), Jacques Allaire (Lancastre), Lionel Codino

(Warwick), sans oublier l'étonnant Luc Tremblais (l'Archevêque), tous engoncés dans leur prétention et les costumes enveloppants signés Hannah Sjödin. Citons et saluons enfin le travail musical de Benjamin Garnier et Alexandre Le Hong (« Mont analogue ») et les lumières subtiles de Dominique Borrini.

Bien que marié à la fille du roi de France, le roi Édouard délaisse son épouse et ses responsabilités à la tête du pays, amoureux qu'il est du jeune Gaveston, auquel il donne titres et provinces à tour de bras et se fout de savoir que les Français ont envahi la Normandie. Bref, le royaume d'Angleterre manque de gouvernance et de clairvoyance, les barons s'affolent, s'arrangent pour bannir le mignon mais ce dernier, très riche, risque de lever des troupes, on le rappelle, il revient et les barons finissent par faire ce qu'ils n'avaient pas penser à faire plus tôt : ils le tuent. Dès lors la machine à trucider va tourner à plein régime, broyant le roi, les barons, Mortimer et d'autres au fil de bien des péripéties, de chasses à l'homme et de coups fourrés,. Pas un roi, pas un baron, pour rattraper l'autre: à chacun sa monstruosité.



Scène de "Le feu, la fumée, le souffre" © Gilles Vidal

Outre le renversement narratif évoqué plus haut (la fin placée au début), l'adaptation a musclé bien des répliques en les raccourcissant et coupé nombre de fins de scène avec le même objectif. Bruno Geslin et Jean-Michel Rabeux ont aussi mêlé leur plume à celle de Marlowe, en particulier en renforçant la partition de Gaveston et, par là même, en recentrant le sous-bassement homosexuel de la pièce. Ainsi, on entend Gaveston dire à haute voix son testament et son adieu au monde (rien de tel chez Marlowe) juste avant de mourir sous nos yeux à coups de pelle alors que chez Marlowe on fait seulement et brièvement le récit de cette exécution (sans pelles).

Mieux, dans l'adaptation, bien que mort, Gaveston parle encore : « *Dieu, que les arbres sont beaux ! Et la mer ! Par l'Enfer, par Belzébuth ! Lucifer ! Maledicat domenus. Que Dieu soit maudit ! Bon d'iou que j'ai froid* », finissant par « *Tout brûle ! L'enfer est bleu comme un orage, c'est si beau* ». Alors, exténué, Gaveston s'allonge et un sanglier vient renifler son corps . Extraordinaire moment .Plus tard la reine Isabelle, proposera à son fils devenu le

très jeune Édouard III (rôle tenu par l'actrice qui interprète Gaveston) d'aller « *chasser la biche dans le parc* ». « Non, le sanglier » répondra Édouard III.

Il est d'autres ajouts judicieux comme cette litanie des pairs exécutés lue par Spencer. Ou ces derniers mots de la pièce prononcés par Édouard III alors qu'il vient de condamner sa mère : « *N'enfante pas. Édouard ! N'enfante pas* ». S'adresse-il à son défunt père ou à lui-même ? ! Belle ambiguïté.

Comme l'affiche du spectacle, la mise en scène exalte le beauté des corps d'hommes, jeunes et nus et, parallèlement use à répétition du mot « *couilles* » qui passe de bouche en bouche, en particulier celles du roi et de Lancastre. Par exemple le roi : « *vous complotez, barons de mes couilles* » ; et Lancastre : « *nous le [Gaveston] traînerons par les couilles jusqu'au billot* » (Marlowe se contente des oreilles). Etc.

Arrêtons-nous là. Vous l'aurez compris, *Le feu, la fumée, le soufre* d'une sombre splendeur est aussi un spectacle diablement couillu.

Spectacle vu en janvier au Théâtre de la Cité de Toulouse devant un public restreint de professionnels et de journalistes. Il devait être créé dans ce théâtre du 12 au 14 janvier puis partir en tournée jusqu'à la fin de la saison : le 28 janv au Parvis, scène nationale de Tarbes, les 9 et 10 fév à l'Archipel, scène nationale de Perpignan, les 17 et 18 fév à la Comédie de Caen, les 24 et 25 fév à l'Empreinte, scène nationale de Brive-Tulle, du 9 au 11 mars au Tandem, scène nationale d'Arras-Douai. Toutes ces représentations ont dû être annulées. Les 30 mars au 1^{er} avril au Théâtre de Nîmes se tiendront deux représentations "professionnelles" (réservées aux programmeurs et aux journalistes). La présence du spectacle en juin au Printemps des comédiens de Montpellier est annulée pour cette année.

Le Club est l'espace de libre expression des abonnés de Mediapart. Ses contenus n'engagent pas la rédaction.

LAUTEUR·E



JEAN-PIERRE THIBAUDAT (<https://blogs.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat>)
journaliste, écrivain, conseiller artistique
Paris - France

792 BILLETS / 1 LIEN / 8 FAVORIS / 242 CONTACTS



Théâtre

Le feu, la fumée, l

D'APRÈS EDOUARD II DE CHRISTOPHER MARLOWE, LA PIÈCE
ÉTAIT JOUÉE EN AVANT-PREMIÈRE À NÎMES.

Texte Stella Vernon *Photos* Théâtre de Nîmes - Sandy Korzekwa



e soufre

Devant un comité restreint de journalistes et professionnels du monde de la culture, le théâtre de Nîmes présentait le 31 mars dernier la dernière création de Bruno Geslin, *Le feu, la fumée, le soufre*, adaptation contemporaine d'*Édouard II* de Christopher Marlowe.

Réputé pour sa fascination des figures incandescentes, le metteur en scène Bruno Geslin, installé à Nîmes depuis 2011, s'en est donné à cœur joie, avec la complicité de Jean-Michel Rabeux. Ils signent un spectacle décadent, baroque et lumineux, à la hauteur de la démesure totale de Marlowe, ce dramaturge à la vie mystérieuse et turbulente, souvent décrit comme espion, bagarreur, faussaire ou duelliste.

Le pitch

Dans un décor mobile de passerelles et pontons en bois calcinés, Bruno Geslin déroule le règne d'Édouard II. Devenu roi d'Angleterre à la mort de son père, le nouveau roi rappelle auprès de lui son amant exilé, Pierce Gaveston, attisant ainsi les foudres de la reine et de la noblesse. Dans son cachot misérable, attendant une mort certaine, le roi déchu évoque ainsi en flash-back une destinée emplie de compromissions, d'abnégations, de trahisons et de promesses pour afficher aux yeux de tous son amour interdit.

Épopée enflammée

Inversant les genres – le rôle d'Édouard II est confié à la tragédienne Claude Degliame, son amant à la comédienne Alysée Soudet et la reine Isabelle est interprétée par Olivier Normand – Bruno Geslin et son compère semblent se délecter du mélange des styles et des époques. Comédiens affublés de costumes grotesques (Pierce Gaveston finit en couches-culottes), dialogues crus ou ampoulés, gesticulations et exagérations à foison... tout participe à l'absurdité de cette tragédie. Trois heures durant, c'est parfois un peu long, mais ruptures de rythme ou de décor donnent la cadence. À ce titre, l'apparition d'un jardin d'Éden, paradis perdu surgi brutalement au milieu des cendres, est totalement hallucinante.

Alliant projections et jeux d'ombres et lumières, la mise en scène envoûte par sa noirceur. Une descente aux enfers qui clôt le récit comme il a commencé : par la mort du père, telle une parabole parfaite. ■

Prochaines dates de représentations ouvertes au public :

- Les 2 et 3 décembre 2021 à L'Empreinte à Brive
 - Les 9 et 10 décembre 2021 au théâtre de l'Archipel à Perpignan
 - La semaine du 7 mars 2022 à la Comédie de Caen
- Suite de la tournée en cours de montage*

THÉÂTRE

LE FEU, LA FUMÉE, LE SOUFRE

Le charme punk d'une épopée royale résolument no future.



Assumer les morts violentes sous les feux de la rampe est un des ressorts dramatiques à l'origine du succès populaire du théâtre élisabéthain. Avec *Edouard II* de Christopher Marlowe (1564-1593), la réalité de l'époque s'accorde à la fiction dans une débauche brutale digne des pires faits divers. Après une nuit de beuverie dans une taverne, l'existence du dramaturge s'achève par une rixe où un coup de dague planté dans l'œil le fait passer de vie à trépas tandis que celle de son

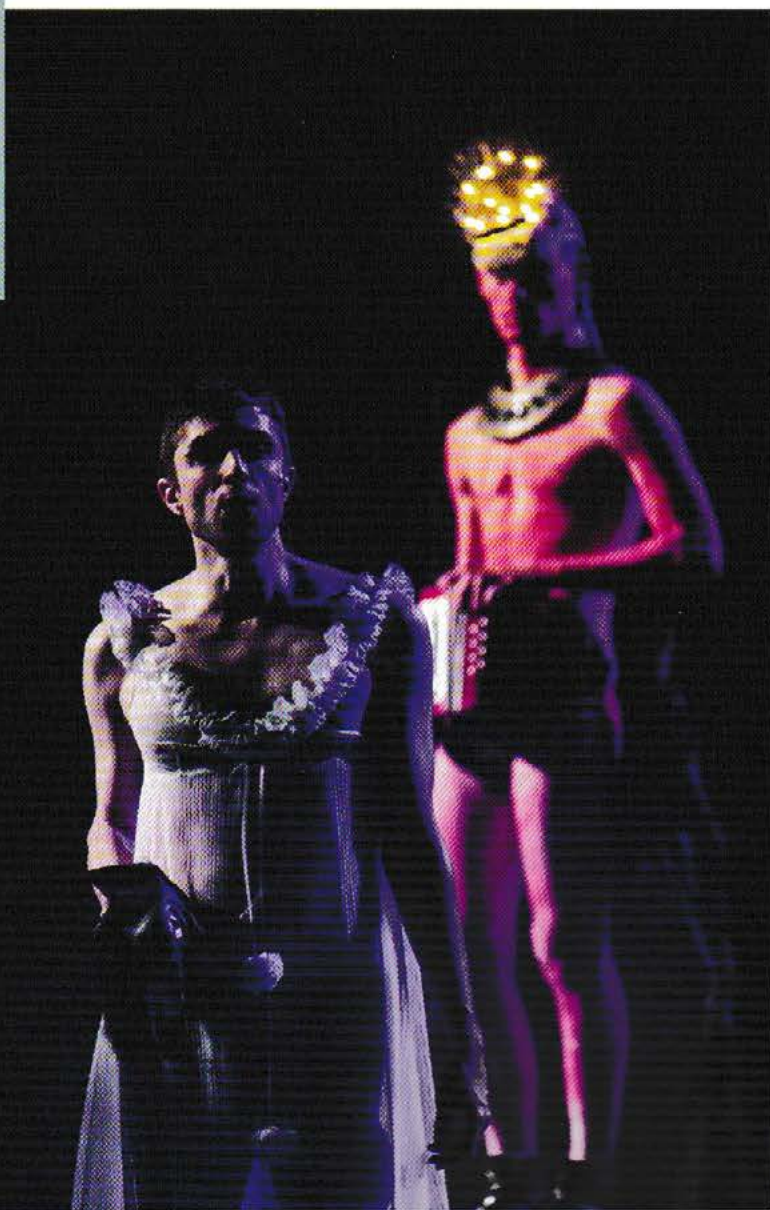
héros se termine dans les oubliettes d'un château où, pataugeant dans l'eau croupie des latrines, le roi finit empalé sur un fer rougi à blanc.

Procédant à une adaptation de la pièce monstre de Marlowe qu'ils renomment *Le Feu, la fumée, le soufre*, Bruno Geslin et Jean-Michel Rabeux choisissent de la débiter par sa fin, qualifiée de « pitoyable » par l'auteur, pour transformer la représentation en un flashback nous entraînant dans une bouleversante danse de mort. Une occasion pour le metteur en scène d'exalter les multiples facettes du talent de l'enfant terrible du théâtre élisabéthain.

« La pièce de Christopher Marlowe est une suite de métamorphoses, précise Bruno Geslin, du conte pastoral de la première scène au drame historique en passant par la tragédie de la vengeance, du poème épique au récit introspectif voire du drame intime, *Edouard II* est avant tout une pièce qui se refuse en permanence. Au moment où l'on pense en avoir saisi la forme, les enjeux, la construction, elle se dérobe à nouveau. Une équation insoluble dont l'inconnue changerait constamment. »

Evacuant d'emblée le teasing malsain de miser sur la promesse trash de la sanction inhumaine qui clôt la destinée du monarque, Bruno Geslin cadre le récit dans un au-delà. Une simple jetée de bois carbonisé construite sur une grève luisante situe l'action dans un purgatoire rougeoyant où jouir de la liberté de monter Marlowe se déploie dans une suite de scènes comme autant d'hallucinations. Le principal crime d'Edouard II est d'avoir voulu imposer à la cour, son amant Gaveston qui n'était qu'un fils d'écuyer. Malicieux pied de nez à la morale puritaine, le metteur en scène bouscule la théorie du genre en distribuant le rôle d'Edouard II à l'immense Claude Degliame, celui de Gaveston à l'actrice Alysée Soudet tandis que la Reine est incarnée par Olivier Normand. Le tour de passe-passe ajoute une touche d'irréalité jubilatoire à cet éloge d'un théâtre, digne de celui des tréteaux, qui fait feu de tout bois. Ce carnaval fantomatique où l'humour prend toujours le pas sur le tragique puise sa bravoure dans la punk attitude d'un roi méprisant l'écriture, un véritable addict à l'amour déterminé à mourir en son nom. / PATRICK SOURD

d'après Christopher Marlowe / mise en scène et scénographie Bruno Geslin / avec Claude Degliame, Alysée Soudet, Olivier Normand, Julien Ferranti... / à voir à Toulouse, Nîmes...



GILLES VIDAL

THÉÂTRE CRITIQUE

Le feu, la fumée, le soufre, d'après Christopher Marlowe, mise en scène Bruno Geslin



NOUVEAU THÉÂTRE DE
MONTREUIL / TEXTE D'APRÈS
CHRISTOPHER MARLOWE / MISE
EN SCÈNE DE BRUNO GESLIN

Avec Jean-Michel Rabeux, Bruno Geslin adapte le chef-d'œuvre de la Renaissance anglaise Édouard II de Christopher Marlowe. Sous le titre *Le feu, la fumée, le soufre*, dont il signe seul la mise en scène, il présente une fête macabre dont la beauté visuelle donne accès à une réflexion profonde sur le pouvoir, sur ses dérives.

Sur un écran tendu devant le plateau, une femme court dans un paysage enneigé comme on le fait pour un marathon. Au même moment, l'étrange voix grave et pleine de stridulations de Claude Degliame s'élève, tandis que sa silhouette courte et musculeuse se dessine dans un halo de lumière. En ouvrant sa pièce *Le feu, la fumée, le soufre* sur cette superposition, sur cet entrelacement du théâtre et du cinéma, le metteur en scène Bruno Geslin expose d'emblée ses intentions envers Édouard II de Christopher Marlowe. Aux nombreuses métamorphoses de cette œuvre de la Renaissance anglaise, qui commence à la manière d'un conte pastoral pour vite dériver vers la tragédie de vengeance et le drame historique, Bruno Geslin compte bien ajouter des strates personnelles. Il s'associe pour ce faire à un spécialiste en matière de réécriture de pièces classiques, qui sait faire preuve d'audace autant que de fidélité : Jean-Michel Rabeux, dont on se rappelle par exemple *R & J Tragedy*, où Roméo et Juliette étaient loin d'être les deux jeunes gens parfaitement purs et sublimes qu'ils sont chez Shakespeare et dans l'imaginaire collectif. L'association entre Bruno Geslin et Jean-Michel Rabeux va au-delà de l'écriture, puisque le second prête au premier sa comédienne fétiche, Claude Degliame, à laquelle il a déjà offert nombre de rôles immenses, tantôt féminins tantôt masculins. Elle est ici un Édouard II sublime dans son bout de course, au centre d'une Angleterre elle aussi totalement folle, fantasmée.

Le roi s'amuse, une dernière fois

Alors que les différentes strates d'Édouard II se succèdent les unes aux autres, celles de *Le feu, la fumée, le soufre* ont plutôt tendance à s'entremêler, à se déployer ensemble. Dans le décor calciné fait de promontoires et d'allées suspendues, conçu par Bruno Geslin lui-même, Claude Degliame et dix autres interprètes forment la bien décadente cour d'Édouard II où l'élégance et la poésie côtoient sans cesse une monstruosité qui se décline sous de très nombreuses formes. Comme chez Marlowe, dont on retrouve l'essentiel de l'intrigue, la passion du roi d'Angleterre pour le chevalier gascon Gaveston est au cœur d'un imbroglio politique où barons, évêque et famille royale s'agitent et se déchirent. Mais ici, l'identité elle-même de tous ces protagonistes est prise dans un grand vertige, dans un mouvement perpétuel qu'aucune loi ne semble pouvoir arrêter. Dans la peau de Gaveston, Alyzée Soudet est aussi centrale que Claude Degliame dans la grande fête macabre dont les séductions visuelles – costumes, lumières, décor, tout est d'une précision très cinématographique – ne font jamais barrage à la pensée. Comme dans le spectacle précédent de Bruno Geslin, *Chroma* consacré au réalisateur anglais Derek Jarman – qui a d'ailleurs fait un film d'Édouard II –, l'esthétique est au contraire l'une des entrées principales vers le sens. Les nombreuses fêtes et étranges processions qui rythment *Le feu, la fumée, le soufre* sont un des plus beaux exemples de cette réussite : par le mélange des genres, par la rencontre du trivial et du sublime qui s'y opère, Bruno Geslin et ses incroyables complices donnent à sentir la question du pouvoir pour mieux la donner à penser. Et à danser.

Anaïs Heluin

Média

Zone diffusion	Toulouse Agglo		
Périodicité	quotidien		
Tirage	74000	Nb lecteurs	246000

Parution

Date	07 mars 2023
Page	25
Rubrique	Sortir

Emplacement :

Côté : droite



« Mes personnages deviennent les jouets de leurs démons »

Au Théâtre de la Cité, le metteur en scène Bruno Geslin propose à partir de ce mardi 7 « Le feu, la fumée, le soufre » d'après « Edouard II » de Christopher Marlowe.

Parlez-nous de Christopher Marlowe, dramaturge moins connu que son contemporain Shakespeare...

Bruno Geslin : Joë Bousquet, le poète Audois, l'appelait « le frère d'ombre » de Shakespeare. Sa vie, comme sa mort violente, à 29 ans, reste mystérieuse : tué d'un coup de couteau dans l'œil à la sortie d'une taverne. Ses pièces, à l'écriture poétique, sombre et flamboyante, sont donc des pièces de jeunesse. Marlowe aimait boire, sortir, rencontrer des garçons. Il était fils d'un humble savetier, et les notions de douleur de sa condition sociale, d'héritage, de politique, de vengeance et de pouvoir traversent son œuvre, emblématique du théâtre élisabéthain.

Pourquoi avoir choisi d'adapter « Edouard II » ?

J'avais lu « Edouard II » il y a des années et cette pièce restait pour moi une énigme. Je ne trouvais pas par quel angle l'aborder. Le cœur de pièce, c'est le pouvoir, le rapport à la norme et comment les êtres qui décident de s'en affranchir glissent à la fois dans la réalisation et dans l'enfer. C'est ma rencontre avec Claude Degliame grande figure du théâtre qui a joué avec les plus grands, qui



Bruno Geslin, le metteur en scène. / Stéphane Barbier.

m'a permis de trouver l'axe que je cherchais depuis longtemps. J'ai construit toute la pièce autour de cette immense et singulière comédienne. Et à travers le récit de cette descente aux enfers, j'ai choisi de tresser trois portraits dans trois âges. Celui, au Moyen Âge, d'Edouard II, ce roi devenu tyran pour cause

d'amour hors normes. Celui, dans la Renaissance, de Marlowe, jeune homme en colère, et celui, aujourd'hui, de Claude Degliame, mémoire du théâtre contemporain.

Ce sont donc deux femmes, Claude Degliame et Alyzée Soudet qui incarnent Edouard II et

Gaviston, son amante...

Je voulais un couple nucléaire, hors normes, d'âge différent, un couple maudit dans une société mais dont l'attraction mutuelle est évidente. Tous les autres rôles sont tenus par des hommes. Même celui de la reine.

« J'avais lu Edouard II et cette pièce restait une énigme »

Pourquoi ce titre : « Le feu, la fumée, le soufre » ?

C'est une phrase tirée de l'*Apo-calyptose* : « Le tiers de l'humanité fut tué par ces trois fléaux : le feu, la fumée et le soufre » et elle correspond à la pièce. Le pouvoir transforme les êtres et ici les personnages finissent par être les jouets de leurs propres démons, de leurs propres forces destructrices, de leurs propres naufrages.

Propos recueillis par Nicole Clodi

Du mardi 7 au jeudi 9 mars au théâtre de la Cité (1, rue Pierre Baudis, tél. 05 34 45 05 05) et au Théâtre Sorano (35, allées Jules Guesde, tél. 05 32 09 32 35). Tarifs : de 8 à 20 €.

Bruno Geslin met en scène Édouard II, roi fou d'amour

THÉÂTRE

L'artiste était en résidence au théâtre de Nîmes.

Stéphane Cerri
scerri@midilibre.com

Presque trois heures de théâtre, une dizaine de comédiens interprétant une vingtaine de rôles, de la musique, des lumières, un gigantesque décor crépusculaire... Le spectacle que viennent de créer le metteur en scène Bruno Geslin et la compagnie La Grande Mêlée au théâtre de Nîmes laisse espérer que la vie reprendra enfin son cours. Mais pas tout de suite ! Le cas est exemplaire des embouteillages qui guettent les salles, liés à un paradoxe : les artistes ont toujours la possibilité de répéter et de créer, mais sans pouvoir monter sur scène.

« Un spectacle un peu fou »

Le feu, la fumée, le soufre, adaptation d'*Édouard II* de Christopher Marlowe, devait être présentée au public nîmois lors de trois soirées ce week-end. Finalement, seules ont eu lieu des représentations professionnelles, attirant des responsables du théâtre de l'Odéon, de salles de



La comédienne Claude Degliame, 78 ans, interprète le rôle du roi Édouard II.

PHOTO SANDY KORZEKWA

la région, mais aussi de Reims, Annecy ou Montreuil. Quant au public nîmois, il ne pourra pas découvrir la pièce durant la saison prochaine. À la rentrée, la troupe partira en tournée et ne reviendra à Nîmes qu'en novembre 2022. La date est d'ores et déjà à retenir...

« *C'est un spectacle un peu fou, particulièrement en ce moment* », reconnaît Bruno Geslin, le metteur en scène. Avec Jean-Michel Rabeux, il a adapté le texte pendant le premier confinement, le réduisant de moitié. « *Marlowe est un personnage fascinant, mort à 29 ans, donc qui n'a écrit que des œuvres de jeunesse. C'est le Rimbaud du théâtre élisabéthain. Il trimballe*

toute une mythologie, on le soupçonne d'avoir été un espion de la reine, il était alcoolique, peut-être nègre de Shakespeare, sodomite avéré et il perd la vie à la suite d'une rixe à la sortie d'une taverne où il se donne un coup dans l'œil avec son propre couteau », poursuit Bruno Geslin, qui propose une version moderne de la tragédie, tout en évitant le clinquant et l'artificiel. Quand il monte sur le trône d'Angleterre, Édouard II écrit à son amant exilé en France : « *Mon père est mort, viens jouir avec moi du royaume* ». Beau programme... L'un est aveuglé, l'autre est un voyou. Autour d'eux, la noblesse et la reine mènent la fronde. Et comme toujours dans

le théâtre élisabéthain, se mélangent la violence, la passion, l'amour, les trahisons, la politique, avec une poésie sombre que Bruno Geslin met en scène sans jugement. « *Aucun personnage n'est sympathique, mais on finit par les comprendre* », poursuit le metteur en scène qui écarte tout ancrage historique. À travers la pièce, il mélange trois temporalités, le Moyen-Âge où se déroule l'histoire, la Renaissance où est écrit le texte et le présent avec une comédienne hors norme, Claude Degliame, 78 ans, qui interprète le rôle-titre avec une puissance, un souffle époustouflant, avec une évidence qui fait oublier toute question de genre.

La Gazette n° 1139 - Du 1^{er} au 7 avril 2021

4 Bruno Geslin revisite Edouard II

La fresque élisabéthaine de Christopher Marlowe "Edouard II" est revue par le metteur en scène Bruno Geslin. Une pièce en partie créée à Nîmes.



CHRISTELLE CHAMP

"Marlowe, c'est le Rimbaud du théâtre Elisabéthain." Installé à Nîmes, le metteur en scène Bruno Geslin (photo), avec la complicité de Jean-Michel Rabeaux, s'attaque à "Edouard II" de l'auteur anglais Christopher Marlowe (1564-1593). Une pièce baptisée "Le feu, la fumée, le soufre" que Bruno Geslin a travaillée en résidence à Toulouse et à Nîmes au

théâtre Bernadette-Lafont. Elle est d'ailleurs présentée devant des professionnels du théâtre mercredi 31 mars et jeudi 1^{er} avril au théâtre de Nîmes encore fermé au public. **Crépusculaire.** À la Cour d'Angleterre, le roi Edouard II scandalise par ses frasques et son amour pour un homme le roturier Gaveston. "Ce dernier se met à dos les seigneurs, la morale représentée par l'Église. Il y a dans ce texte quelque chose d'évidemment politique qui remet en question la morale et le pouvoir, raconte le metteur en scène nîmois. J'ai conservé la langue élisabéthaine. Une écriture moderne et cinématographique. C'est romanesque, tout comme la vie de l'auteur qui fut tué à 29 ans à la sortie d'une taverne dans une rixe", continue Bruno Geslin. Ce dernier ne plonge pas le spectateur dans une pièce chronologique et d'époque. "J'ai voulu garder une poésie crépusculaire. Je n'ai pas voulu faire une pièce historique", précise-t-il. Petit à petit, Bruno Geslin brosse le portrait d'Edouard II et de son amant et, en creux, c'est le portrait du dramaturge anglais qui apparaît. C'est une femme, la comédienne Claude Degliame, qui incarne le roi, et une jeune comédienne, Alysée Soudet, qui campe son amant. "Alors que la reine est incarnée par un homme", s'amuse Bruno Geslin. La pièce sera donnée la saison prochaine au théâtre de Nîmes à condition... qu'il rouvre. J.S.

PHOTO: Bruno Geslin, metteur en scène installé à Nîmes.

TERRITOIRES

NIMES

LE THÉÂTRE ÉLISABÉTHAIN À LA SAUCE GESLIN

Un avant-goût. C'est tout ce que nous pouvons vous offrir de cette pièce créée par Bruno Geslin et Jean-Michel Rabeux, adaptée de l'œuvre de Christopher Marlowe, Édouard II.

En cette période de pandémie, seuls les professionnels ont encore le droit de se délecter de pièces de théâtre. Des goûteurs en quelque sorte qui préparent leur carte pour la saison prochaine, espérant que la crise sanitaire ne viendra pas encore une fois leur couper l'appétit. À n'en pas douter, le public, privé depuis plusieurs mois de victuailles, limité à de simples grignotages devant son écran, aura un bon coup de fourchette.

Pour ce qui le concerne, le théâtre de Nîmes a d'ores et déjà inscrit à son menu 2021-2022 *Le Feu, la fumée, le soufre*, une adaptation de l'*Édouard II* de Christopher Marlowe signée de Bruno Geslin et de l'auteur Jean-Michel Rabeux. Le premier est metteur en scène installé à Nîmes depuis dix ans. Comme il a pu le faire auparavant, il a créé à l'intérieur du théâtre nîmois cette pièce, écrite lors du premier confinement. « Ça nous a maintenus en vie et permis de parler d'autre chose que du coronavirus », indique-t-il.

Inspiré par Christophe Marlowe, « un personnage fascinant, le frère noir de Shakespeare, le Rimbaud du théâtre élisabéthain », le metteur en scène s'est laissé porter par sa puissance poétique sombre. « Ce n'est pas tant la réalisation de l'histoire qui l'intéresse que toutes les forces qu'il met en rapport et très rapidement. Les événements sont nombreux, les intrigues sont posées et s'empilent quasiment à la seconde. Il y a une sorte d'énergie et de férocité qui a à voir avec son caractère et sa jeunesse », commente-t-il.



© Théâtre de Nîmes - Sandy Korzekwa

Un spectacle de trois heures

Et d'ajouter, passionné : « C'est un auto-portrait dans chaque personnage. Il nous ouvre à ses conflits intérieurs. Pour moi, les personnages élisabéthains sont un affrontement. Dans une même personne deux forces contraires sont réunies. » Comme le texte de Marlowe, l'écriture de cette pièce est cinématographique. La forme se rapporte tout autant au cinéma, offrant une sorte de superproduction avec pas moins de dix interprètes sur scène dont Claude Degliame qui incarne avec brio le personnage d'Édouard II, un roi fou de douleur, obsédé par l'idée de venger son amant exilé, Gaveston.

Ces comédiens se meuvent dans un lieu en perpétuelle transformation qui, grâce à une machinerie assumée, devient jardin d'Éden, paradis perdu surgis au milieu des cendres, charniers, salles de bal ou bordel. Il est aussi l'espace de la mémoire, celle d'Édouard II qui reconstitue au soir de sa vie, son histoire, non comme une vérité mais comme un adieu.

Le spectateur s'accroche aux personnages au destin tragique, quelle que soit leur histoire, tout cela au milieu d'un amour contrarié, hors norme. Et cela débute par cette phrase : « Mon père est mort, vient jouir du royaume avec moi ». Édouard II à la mort de son père rappelle son amant, Gaveston, exilé en

France depuis quelques années. Ce Gaveston est la figure du trouble-fête. En quelques scènes, il réussit à se mettre à dos la noblesse, la morale aussi et la reine, la femme d'Édouard II, prenant sa place dans son lit. « Comme un petit virus, il vient perturber un système établi », glisse taquin le metteur en scène.

« La difficulté que nous avons rencontré avec Jean-Michel Rabeux, c'était à la fois de pouvoir accueillir cette poésie crépusculaire et en même temps de ne pas renoncer à l'intrigue. Le tout dans une sorte de confrontation permanente, lâche Bruno Geslin. La pièce de Marlowe est insaisissable, presque transgenre, car une fois qu'on pense avoir compris le code, le langage, immédiatement ça nous échappe. » La version de Geslin/Rabeux nous saisit autant qu'elle échappe. Délectez-vous, dès lors qu'on vous y autorisera, de ce spectacle délicieux, gargantuesque de près de 3 h. ■

Stéphanie Marin

BEUCAIRE La société nîmoise Télé Bleue prépare pour le compte de l'office de tourisme de Terre d'Argence un escape game dédié à la forteresse médiévale de Beaucaire. Cette animation devrait être proposée dès cet été au public.

LES CHRONIQUES DE SARAH – Théâtre – Le feu, la fumée, le soufre / Bruno Geslin / Théâtre de la Cité

by RadioRadioToulouse

Follow

06:50



Théâtre (avant première professionnelle) / «Le feu, la fumée, le soufre» / Christopher Marlowe «Edouard II» / Bruno Geslin / avec Claude Degliame, Alysée Soudet, Arnaud Gélis, Olivier Normand...

Ca commence par une projection vidéo d'un individu androgyne courant poitrine nue face à nous, spectateurs, sur fond de paysage enneigé. Ce jeune homme est Pierce Gaveston, Français protégé et amant du roi d'Angleterre Edouard II. Echevelé, à bout de souffle, court-il vers l'Angleterre d'où il a été exilé ou fuit-il l'orgueilleux Mortimer et sa clique de barons frondeurs qui cherchent à l'assassiner ?

En ce mois de janvier 2021, le metteur en scène nîmois Bruno Geslin devait présenter au Théâtre de la Cité à Toulouse, sa dernière création « Le feu, la fumée, le soufre » d'après « Edouard II », la tragédie de Christopher Marlowe, contemporain de William Shakespeare [...]

PODCAST À RETROUVER SUR MIXCLOUD :

<https://www.mixcloud.com/RadioRadioToulouse/les-chroniques-de-sarah-theatre-le-feu-la-fumee-le-soufre/>

ALLIANCE+

À PROPOS ▾

ÉMISSIONS ▾

AGENDA

GRILLE DES PROGRAMMES

ÉCOUTER LA RADIO

SOUTENIR ▾

🔍 ▾

THÉÂTRE : LE FEU, LA FUMÉE, LE SOUFRE

👍 LIKE 👁 41



01: 🔄 écouter

L'adaptation d'Edouard II de Christophe Marlowe par Jean Michel Rabeux et Bruno Geslin a donné naissance à un grand moment de théâtre à Nîmes pour un public de professionnels : un moment de grâce ! Écoutons Bruno Geslin en conférence de presse parler des étapes de la création et attendons de voir la pièce programmée au Théâtre Bernadette Lafont.



ÉCOUTER
TCHAD

Sylviane Wicnegrod-
Maniette



00:00:00

00:00:00



PODCAST À RETROUVER SUR RADIOALLIANCE+ :

<http://radioallianceplus.fr/audio/theatre-le-feu-la-fumee-le-soufre/>

**La Grande Mêlée est conventionnée par la
DRAC Occitanie - Ministère de la Culture et la
Région Occitanie / Pyrénées-Méditerranée et
subventionnée par le Département du Gard et
la ville de Nîmes.**



PRODUCTION

Dounia Jurisic - 06 95 17 70 00

prod@lagrandemelee.com

www.lagrandemelee.com

TOURNÉES

Emmanuelle Ossena - 06 03 47 45 51

e.ossena@epoc-productions.net

EPOC Productions